

## L'Œdipe de la fille (I).

*Marie-Noëlle Lanneval, psychologue clinicienne, psychanalyste, et Docteur en psychologie clinique.*

### **Bref rappel de l'Œdipe du garçon.**

Rappelons que le cœur du problème au moment de l'Œdipe est l'identification pour chacun des sexes.

Comme nous l'avons vu dans le précédent article, jusqu'à la phase phallique, la petite fille suit la même voie que le petit garçon : le phallus, d'abord objet imaginaire puis au moment de la castration signifiant phallique, signifiant de la jouissance sexuelle, est la seule référence sexuelle. Il est **le** vecteur de la libido et organise toute l'économie libidinale des deux sexes : *les faits cliniques (...) démontrent une relation au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes*<sup>1</sup>.

La sortie de l'Œdipe n'est cependant pas la même pour chacun d'eux.

On a vu que pour le petit garçon, à partir des interdictions de l'onanisme, source de plaisir auto-érotique intense, puis de la perception de la « castration » des filles, mais surtout à la suite de la menace de castration **proférée par le père**, cette menace devient crédible et il sort de l'Œdipe : il renonce à être le phallus imaginaire, maternel. De plus sa mère lui a fait comprendre que *la figure paternelle était l'obstacle à la réalisation de ses désirs*<sup>2</sup>.

*Cette nomination par le père d'un interdit, a comme effet de symboliser en perte le manque du langage et de permettre au sujet de pouvoir manier la perte d'un signifiant comme un substitut à l'absence de la mère, au prix de l'évidement préalable de la place de celle-ci, du fait de son absence. (...). La nomination du Nom du Père consiste à désigner dans la langue le manque qui l'ordonne et qui génère la place de l'objet « a »*<sup>3</sup>. L'enfant garçon renoncera à avoir le phallus, mais il aura cependant tous les titres pour s'en servir dans le futur car l'organe génital a été sauvé par sa renonciation : *ce sacrifice consenti comporte l'engagement ultérieur (d'être) légitimement autorisé sexuellement à fonctionner*<sup>4</sup>. Lorsqu'il arrive que l'inceste mère/fils soit réalisé, c'est-à-dire que le sacrifice ne soit pas consenti, le monde de la

---

<sup>1</sup> J. LACAN, *La signification du phallus*, 1958, in *Les Ecrits*, Seuil, 1966.

<sup>2</sup> E. ROUDINESCO et M. PLON, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Fayard, 2000.

<sup>3</sup> J.M. FORGET, *Résurgence du matriarcat*, *Le bulletin n° 2*, 2007, Ed. A.L.I.

<sup>4</sup> C. MELMAN, *La fonction des mères aujourd'hui* in *Les destins du désir de la mère*, journées de Chambéry aux journées 2004, Cahiers de l'A.L.I.

demande est abolie, elle n'existe plus. Et un monde sans demande est un monde sans désir, sans sujet du désir.

Cette renonciation s'est réalisée par l'opération de la métaphore paternelle dont le refoulement originaire est corrélatif et qui a fait passer le désir de la mère dans l'inconscient et l'a remplacé par le signifiant Nom du Père. Ce *processus métaphorique consiste à introduire un signifiant nouveau S2 (le Nom du Père) qui fait passer le signifiant ancien S1 dans l'inconscient*.<sup>1</sup> C'est la castration.

Mais en nommant le père c'est le désir originel pour la mère qui persiste : *le phallus symbolique*, refoulé, apparaît alors comme le véritable signifiant du désir et c'est le Père qui l'a. *Le Père vient en cet instant étayer l'instance symbolique de l'Idéal du Moi, qui s'oppose donc au Moi Idéal*<sup>2</sup>, image par laquelle l'enfant s'était identifié à l'objet du désir de la mère, le phallus imaginaire.

La sortie de l'Œdipe du garçon marque qu'il n'est plus en position de rivalité avec son père vis-à-vis de sa mère, et il doit s'identifier à lui pour la constitution du noyau de son surmoi. Le garçon est donc reconnu par le père comme appartenant à sa lignée, identifié à lui, ce qui le garantit dans son phallicisme.

*La réalisation de la position sexuelle chez l'être humain est liée (...) à l'épreuve de la traversée d'une relation fondamentalement symbolisée, celle de l'Œdipe (...). C'est à la symbolisation qu'est soumise la réalisation génitale – que l'homme se virilise*<sup>3</sup>.

Ainsi advient le sujet désirant, sujet barré, divisé. La mise en place du sujet a été définitive avec celle du fantasme. Il a maintenant accès au langage.

Commence alors le temps de latence. Les tendances libidinales du garçon sont apaisées et ce n'est qu'à la puberté qu'elles recommenceront à tourmenter l'adolescent.

---

<sup>1</sup> J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan, tome 1*, Denoël, 1985.

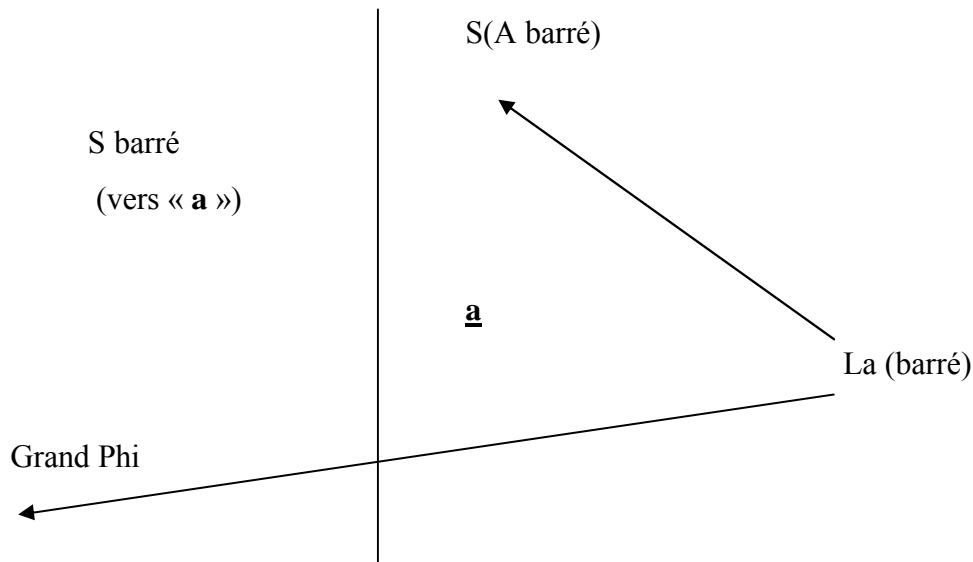
<sup>2</sup> M. DARMON, *Topologie lacanienne*, Ed. A.L.I, 2004.

<sup>3</sup> J. LACAN, *Les Psychoses*, séminaire III, leçon du 21/03/1956, Seuil, 1981.

## Il en va différemment pour la fille.

Pour comprendre la position subjective d'un être sexué et son rapport à l'autre sexué, Lacan a établi des formules de la sexualité

### TABLEAU DES FORMULES



Côté masculin

Côté féminin

Ces formules de la sexualité (Séminaire *Encore* (1972-1973)) proposent une logique de l'inconscient, de l'espace symbolique qui possède une structure topologique, c'est-à-dire *une théorie mathématique des surfaces (...)* comme l'espace plan<sup>1</sup>, régie par des relations de voisinage : réseaux de signifiants, ponts verbaux avec des mailles et des passages obligés (...). S'agissant d'une *logique de l'inconscient (...)* ces formules contredisent les principes de la logique aristotélicienne, voire de toute logique formelle car l'ordre inconscient remplace, comme dans le travail du rêve, tous les connecteurs logiques par des relations de voisinage<sup>2</sup>.

Elles rendent compte de l'identification sexuelle chez l'être parlant, le parlêtre. *La division sexuée est symbolisée par le trait vertical, elle n'est pas symétrique et impose une fermeture*

<sup>1</sup> C. MELMAN, *Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui, leçon du 14/3/2002*, p. 217, A.L.I, 2005.

Freud avait déjà parlé de l'inconscient comme d'une surface.

<sup>2</sup> M. DARMON, *Essai sur la topologie lacanienne*, A.L.I, 2004.

*d'une part et une ouverture d'autre part (...). Il y a division entre l'espace de l'UN (les hommes à gauche) et l'espace de l'AUTRE (les femmes à droite) car la castration vient pallier le défaut du rapport sexuel<sup>1</sup>, qui n'existe pas, il n'y a qu'une relation sexuelle entre un homme et une femme. Un rapport sexuel demanderait une égalité entre un Au-moins-un non castré (mythique – le père de la horde) et une Au-moins-une non castrée également et qui n'existe pas, même mythiquement.*

C'est sur la non-équivalence que Lacan a écrit ces formules : du côté masculin la question est celle de l'existence, c'est-à-dire sur l'avoir, du côté féminin c'est celle de l'essence, c'est-à-dire de l'être.

### **Du côté gauche les hommes.**

Il y a le Sujet barré et le Grand Phi qui le supporte comme signifiant. *Ce Sujet barré ainsi doublé de ce signifiant dont il ne dépend même pas, n'a jamais affaire qu'à l'objet « a » inscrit de l'autre côté de la barre, du côté de l'Autre. Il n'atteint son partenaire sexuel que par (...) « a »<sup>2</sup> l'objet « a » cause de son désir se trouve en effet du côté féminin.*

Pour les hommes la castration agit comme loi universelle (proposition universelle affirmative) : tous les hommes sont soumis à la castration. Elle est fondée sur la proposition particulière négative, **car** un seul y échappe : *« il y en a au moins un pour qui la fonction phallique ne s'applique pas »*. L'Au-moins-un, le Père symbolique, mort, non castré, possédait toutes les femmes car l'interdit de l'inceste n'était pas institué. C'est sa mort et son incorporation qui, par les remords que cela a provoqués, ont imposé la Loi de l'interdit de l'inceste. *En rendant symboliquement hommage au Père, les fils faisaient de la castration le corrélatif de la Loi (...). Si tous les hommes sont soumis à la castration c'est parce qu'il en existait au moins un qui s'y trouvait soustrait (...). L'universalité ne se fonde qu'à partir d'une limite qui y fait exception (...). Cette universalité justifie légitimement l'utilisation d'une expression générale « L'homme »<sup>3</sup>. Cet au-moins-un non castré engendrait le fantasme de jouissance absolue, mais pour les fils, castrés, il s'agissait d'une jouissance interdite, ils n'avaient, eux, affaire qu'à une jouissance phallique, soumise à la castration.*

Les Hommes se trouvent donc dans un *ensemble fermé qui organise la position mâle<sup>4</sup>, l'espace de la jouissance phallique, compact, borné et fermé.<sup>5</sup>*

---

<sup>1</sup> M. DARMON, *Essai sur la topologie lacanienne*, A.L.I., 2004.

<sup>2</sup> J. LACAN, *Encore, séminaire XX, 1972-1973*, Seuil, 1975.

<sup>3</sup> J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan, tome 2*, Denoël, 1985.

<sup>4</sup> C. MELMAN, *Clinique psychanalytique et lien social*, Bibliothèque du Bulletin Freudien, Bruxelles, 1986.

<sup>5</sup> M. DARMON, *Essai sur la topologie lacanienne*, A.L.I., 2004.

## **Du côté droit, les femmes.**

Le côté Autre est *le complémentaire d'un ensemble fermé (...), il est un ensemble ouvert, infini, qui organise la position féminine*<sup>1</sup>. C'est un espace sans frontière, sans castration, sans contrainte, où la contradiction n'existe pas, a et non a peuvent coexister.

La femme est du côté Autre et elle se situe « pas-toute » au titre d'une universalité, c'est-à-dire pas d'universel pour elle, car il n'y a pas d'exception, pas de mère mythique fondatrice de la communauté et détentrice de tout le pouvoir, celle qui serait LA FEMME, l'homologue de L'AU-MOINS-UN. On ne peut donc pas dire LA FEMME, et cette impossibilité est inscrite par la barre sur LA barré FEMME qui n'existe pas. C'est la raison pour laquelle Lacan peut écrire que La (barré) femme n'existe pas. Mais Une femme existe. A défaut d'universalité, le pas-tout marque la contingence.

*Ce La est le seul signifiant qui ne peut rien signifier. (...). Ce n'est pas parce qu'elle n'est pas toute dans la fonction phallique qu'elle n'y est pas du tout (...). Elle y est à plein. Mais il y a quelque chose en plus (...), une jouissance supplémentaire (...). Elle a rapport (au signifiant de l'Autre), S (A barré) et c'est en cela qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute, puisque d'autre part elle peut avoir rapport avec Grand Phi,*<sup>2</sup> le phallus symbolique.

Elle est dans la jouissance phallique, mais elle n'y est pas-toute : *du phallus, à la fois, il y en a et il n'y en a pas pour tous.....il est radicalement impossible de concevoir une égalité puisqu'il n'existe que de la différence, donc pas d'égalité possible*<sup>3</sup> entre les hommes et les femmes.

Il en découle que *rien ne vient limiter pour les femmes le lieu de leur jouissance, comme une jouissance absolue et interdite, celle de l'Autre. L'interdit de l'inceste ne s'inscrit donc pas logiquement de la même manière pour les hommes et pour les femmes. D'où pas d'universalité possible pour elles.*<sup>4</sup>

Elles ont accès à une jouissance supplémentaire particulière, une autre jouissance, encore appelée la jouissance Autre, qui ne peut se dire. Lacan en parle chez les mystiques.

Les femmes sont donc sans trait commun qui garantirait leur identité féminine dans une classe d'appartenance, celle des Femmes.

L'objet « a » de son côté Autre est relié à S (barré), sujet divisé, vers le côté « Hommes » puisqu'elle sera reconnue par cet homme comme objet cause de son désir à lui, c'est-à-dire

---

<sup>1</sup> C. MELMAN, *Clinique psychanalytique et lien social*, Bibliothèque du Bulletin Freudien, Bruxelles, 1986.

<sup>2</sup> J. LACAN, *Encore, séminaire XX, 1972-1973*, Seuil, 1975.

<sup>3</sup> J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan, tome 2*, Denoël, 1985.

<sup>4</sup> J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan, tome 2*, Denoël, 1985.

son objet « a » à lui, dont elle ne sait ce qu'il est, ni lui dans cette femme. Chez l'homme, *c'est une image féminine qui va se trouver (...) représentante de cet objet, le phallus* (l'objet du désir). Il suffit que *le nourrissage ait été fait par un serviteur mâle pour que les choses, pour cet enfant là, soient différentes.*<sup>1</sup>

A-t-elle un objet « a » personnel ? Car pour qu'il soit sexualisé, il faut que le Père le valide. Or il ne le peut. On peut donc s'interroger sur l'existence d'un objet « a » féminin.

Une deuxième partie sera nécessaire pour approfondir l'Œdipe de la fille.

---

<sup>1</sup> C. MELMAN, *Clinique psychanalytique et lien social*, Bibliothèque du Bulletin Freudien, Bruxelles, 1986.